COLLECTION

Votre Bonheur

I

WELLA



Christiane

ou l'amour commande

CHRISTIANE

ou

L'AMOUR COMMANDE

16 Y 2
17311
(1)

DL - 1 6 1955 6684

COLLECTION «VOTRE BONHEUR»

WELLA

CHRISTIANE

ou

L'AMOUR COMMANDE



ANDRÉ MARTEL



Copyright by André Martel, 1956
Tous droits réservés pour tous pays

Chapitre Premier

L'INACCESSIBLE BONHEUR

« Non, c'est trop abominable, ne me demandez pas cela, mon père !

— Je ne le demande pas, Christiane, je l'exige.

— Vous me condamnez, moi qui n'ai que vingt-trois ans, à une nuit pire que celle du tombeau. Les morts ne souffrent pas, eux, au moins. Tuez-moi plutôt d'un seul coup, par pitié !

— Mais tu es complètement folle !

— Plutôt l'asile que ce mariage qui va faire mon malheur, me déchirer de chagrin pendant une vie entière ! Pourquoi ? Pour assurer vos sordides combinaisons financières !

— Je t'interdis de prononcer de pareilles insolences ! »

Le poing du Comte de Merville s'abattit sur la table dont le lourd plateau de chêne poli par les siècles résonna sourdement.

Il redevenait brusquement le vieux seigneur féodal, impitoyable et autoritaire. Ses yeux

gris s'étaient durcis, son dos courbé se redressait. Penché en avant, violent et dominateur, il tentait d'imposer sa loi inhumaine à la fragile jeune fille qui refusait, pour la première fois, de déférer à ses ordres.

« Tu épouseras Alban Perriol, le salut de Merville et des Tours est à ce prix. Le tien aussi, car je suis trop las et trop usé pour pousser encore longtemps une charrue qui m'épuise et, moi renonçant, il faudra bien que tu vives. Si tu refuses, c'est que tu es une insensée ou une indigne et je ne te reconnais plus pour ma fille.

— J'en prends nos ancêtres à témoin, je vous défie de me désavouer, je n'ai pas failli à l'honneur.

— Je pense, Stanislas, que la question est mal posée, dit une voix calme qui sortait de la pénombre.

La pièce semblait infinie, dans la faible clarté de la lampe fumeuse qui éclairait seulement les deux visages qui s'affrontaient. Dans la passion des tempéraments qui s'opposaient, l'homme au visage buriné par les intempéries, la jeune fille frêle et brave qui luttait pour défendre sa vie et son bonheur menacés, tous deux avaient oublié la présence de la femme posée qui, subitement, revenait au domaine quotidien du bon sens.

Tel était le pouvoir de Madame de Merville sur leurs esprits que sa seule intervention imposait aux siens une attention pleine de respect. Née pour commander, ruinée, ainsi que son mari, par les circonstances d'une époque à laquelle ils n'avaient pas pu s'adapter, elle

était néanmoins restée, aux yeux des siens comme pour tout le voisinage, la Dame du Château dont on venait solliciter les avis pondérés et sages, dont on suivait religieusement les conseils.

« Ma Christiane, poursuivit-elle affectueusement, ne t'enflamme pas ainsi. Regarde les faits. Ce vieux paysan en vêtements rapiécés, ce pauvre homme qui revient tous les soirs plus fatigué d'un travail qui dépasse ses forces sans cesse diminuées, c'est ton père, c'est le Comte de Merville, descendant des plus puissants seigneurs de la Dordogne.

Quelle est ma vie ? Les besognes les plus humbles m'incombent quotidiennement, ta sœur, à vingt ans, garde les chèvres et fait des fromages qui constituent l'essentiel de nos pauvres repas. Tu couds, tu ravaudes, tu laves, tu veilles au poulailler. Crois-tu que ce soit là, dans les conditions misérables où nous la menons, l'existence souhaitable pour l'ange aux cheveux d'or que tu es ? Ma chérie, tu sais mieux que quiconque notre pauvreté...

— Alban Perriol est si riche, éclata Christiane avec rage. Suis-je donc à vendre, ma mère ?

— Alban Perriol est si riche, reprit la Comtesse, que s'il t'épouse, tu seras désormais complètement à l'abri du besoin. Oh, je sais qu'il a promis beaucoup de choses ; je pense même qu'il tiendra ses engagements, car il ne me semble pas homme à s'y dérober. Mais ce n'est pas l'idée qu'il restaurera ce domaine, qu'il refera de Merville une terre vivante, qu'il dotera ta sœur et nous assurera une vieillesse dé-

cente, ce n'est pas seulement tout cela, quelle qu'en soit l'importance, qui me décide. C'est toi qui es en jeu. Que la maladie s'abatte sur l'un de nous, demain, et tout s'écroule dans l'édifice rongé par la pauvreté. Tu n'écoutes pas la voix de la raison, tu vis dans une attente imprécise, mais soudain peut-être notre maigre ration se trouvera encore diminuée...

— Je préfère avoir faim !

— Sornettes, gronda son père.

— Non pas, mais égoïsme, répondit la Comtesse. Cette enfant ne se rend pas compte que l'heure est venue de s'arracher aux rêves romanesques. Si un traitement coûteux devient nécessaire pour guérir l'un de nous, ou qu'un accident rende une opération nécessaire, iras-tu mendier sur les routes ? Emprunteras-tu et à qui, en sachant que tu ne peux rendre l'argent que tu auras sollicité ? Faudrait-il donc vendre notre vieille maison déjà si lasse et qui fut l'abri de notre race pendant des siècles ?

« Pense, Christiane, pense, mais laisse aussi parler ton cœur, toi qui nous aimes autant que nous t'aimons ! »

La jeune fille, infiniment émue, se laissa aller sur la table. La masse de ses cheveux blonds se dénoua et s'écroula sur ses épaules, établissant entre elle et la réalité un rempart ravissant et fragile qui la nimbait d'un voile d'or scintillant.

« Rappelle-toi notre vieux cri de guerre, dit son père plus doucement. Faire face ! L'heure est venue de faire face pour toi aussi, ma chérie ! »

Oui, le choix se posait, dans un dilemme tragique, de renoncer au bonheur qu'elle pressentait possible et que toute sa jeunesse appelait avec élan, ou de rejeter au loin toutes les certitudes d'une vie paisible et sûre, pour elle, mais aussi pour les siens. Christiane était à la croisée des chemins. Qui sacrifierait-elle ?

Sur son ravissant visage, des larmes se mirent à couler, doucement d'abord, puis de plus en plus vite, à petites gouttes ravageuses, prêtes à creuser ces lignes minuscules mais implacables, qui tracent les sillons du chagrin et marquent d'une douloureuse noblesse le visage pâle et beau des femmes qui ont souffert. Dans un élan du cœur, elle allait prononcer l'acceptation fatidique lorsque la plainte d'un moteur brutalisé se fit entendre dans l'allée qui menait au vieux manoir de pierre grise. Des freins crissèrent, une portière battit et Alban Perriol apparut dans l'encadrement de la porte.

Taillé comme un colosse, le visage écarlate giflé par le vent, irradiant la bonne humeur et cette sûreté de soi que donne la possession d'un compte en banque massif, vaniteux et jovial, il entra en coup de vent.

« Salut, mes amis, s'écria-t-il vulgairement. Alors, Cricri, êtes-vous contente de me voir ?

— Laissez-moi, s'écria Christiane avec désespoir, laissez-moi seule, j'ai besoin de réfléchir, ne me suivez pas ! »

Elle se leva d'un bond et, franchissant en sens inverse le seuil que venait de passer son épais soupirant, elle disparut dans la nuit.

L'obscurité était peuplée de bruits familiers. Elle n'entendait pas, pourtant, la Dordogne qui

grondait doucement dans le voisinage, ni le bruissement des pins qui s'inclinaient avec un bruit soyeux sous la pression du vent parfumé. L'ombre était paisible, bienveillante et déjà chargée de promesses printanières. Les yeux brûlés de larmes, les nerfs brisés, son courage à bout, elle ne percevait rien des éternelles promesses de la nature. Un insondable désespoir envahissait son âme et, sans arrêt, elle entendait résonner au fond d'elle-même le cri d'angoisse qui la torturait :

« Que faire, que faire, mon Dieu ? Comment échapper à cette menace ? »

La soirée avait commencé comme bien d'autres. Ils étaient tous quatre assis à la table commune, dans la cuisine du château, devenue la pièce où ils vivaient.

Son père, un peu embarrassé, avait commencé par lancer une phrase d'apparence anodine.

« Alban Perriol est venu me voir, cet après-midi, pendant que je labourais le Champ-Haut.

— Vous avez d'étranges relations, mon père, avait répondu Christiane en riant. L'autre jour, nous l'avons déjà aperçu qui arrêtait sa voiture sur la route pour bavarder avec vous. Ah vous n'avez pas eu l'accueil engageant ! Si vous aviez vu votre haut-le-corps de surprise quand il vous a abordé. Nous nous sommes bien amusées, Mariette et moi, à contempler votre mimique. Et il est revenu ! Il faut croire que vous lui plaisez beaucoup, plus sans doute que sa présence ne peut vous être agréable.

— Il n'est pas un méchant garçon. J'ai été

surpris de voir combien on peut être injuste avec lui dans la région.

— Quoi ? Vous défendez ce rustre mal dégrossi, qui étale glorieusement ses millions ramassés Dieu sait où, qui rit avec fracas, se pavane et prétend régner dans un pays où il vient à peine d'arriver depuis deux ans ? Il est prétentieux, vulgaire, lourd et antipathique. Il n'a aucune qualité, à ma connaissance.

— Tu ne peux pas le juger.

— Je l'ai vu et cela me suffit.

— Tu prononces des verdicts un peu hâtifs, je le crains.

— Personne n'accepte de le recevoir, ni dans la noblesse de la contrée, ni même dans la bourgeoisie des médecins et des avocats.

— Il souffre beaucoup de cet exil que rien ne justifie, au fond. J'ai pris des renseignements sur lui. Au fond, nous ignorons l'origine de son immense fortune, bien que je suppose qu'elle n'ait pas été acquise selon des méthodes hautement morales. Mais quoi ? Au XI^e^ siècle, les féodaux rançonnaient les caravanes...

— Nous vous concédons un point, intervint Mariette en riant de toute la gaieté de ses vingt ans.

— Eh bien, ce garçon a aussi un côté généreux, dont il paraît un peu honteux. Il semble qu'il dissimule soigneusement tout ce qui peut le rendre sympathique.

— Il le cache si bien que je ne l'ai pas deviné.

— Christiane, tu as l'air bien mal disposée

à son égard. Or, Alban Perriol brûle du désir de te connaître.

— Moi ?

— Exactement. Il estime que sa vie se gâche en mille activités, fécondes certes, mais absorbantes, et qu'aucune présence féminine, aucune douceur auprès de lui, aucune amitié dans son entourage ne donnent de justification à ses efforts. Il ne veut pas être exclu plus longtemps de la vie sociale de ce pays où il pense passer son existence.

— Et il vous a demandé ma main ? s'écria Christiane en éclatant de rire. Je crois avoir deviné. Quelle déconvenue pour lui ! Vous avez dû...

— Non, Christiane, avait répondu le Comte de Merville fermement, je n'ai pas rejeté une proposition qui n'a rien de déshonorant et à laquelle je vois pour toi, comme pour nous, mille avantages. »

Le drame avait alors éclaté. Indignée, anxieuse, angoissée de voir que son père d'abord, sa mère ensuite, se ralliaient à un point de vue qu'elle n'acceptait pas, Christiane avait pris la chose de très haut. Les phrases cinglantes avaient sonné clair et dur comme des épées qui se choquent et maintenant, vaincue par la raison, le cœur broyé, Christiane montait en aveugle à travers la forêt de pins, vers ce rocher qu'elle connaissait bien et où elle se réfugiait, toute enfant, pour y méditer sur ses chagrins.

Sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle se laissa glisser sur le siège familier et distraitement se mit à jouer avec des aiguilles

séchées qui jonchaient la terre. Tandis qu'elle songeait, le sang qui lui battait aux tempes lui chantait tumultueusement l'appel de la jeunesse et de la vie libre.

La vie était ici, aux portes du parc, ici où courait la route qui menait, d'un côté comme de l'autre, vers l'infini du rêve et de l'activité.

Derrière une des ondulations du plateau, une double lueur intense s'étala dans le ciel, se déplaça d'un côté, puis de l'autre. Deux points jaunes étincelants apparurent, tandis qu'une auto passait sur le chemin. Elle était loin encore, mais se rapprochait rapidement. Le conducteur allait extrêmement vite et Christiane se dit, avec une tristesse teintée d'ironie, qu'il suffisait de lui faire signe pour que l'homme s'arrête et l'emmène vers un autre destin. Et elle se mit à rire, confuse, car après tout, peut-être était-ce aussi bien une femme qui pilotait ce bolide dévorateur de kilomètres.

Soudain, les lumières, maintenant très proches, oscillèrent brutalement. La voiture faisait une embardée, se redressait avec difficulté. Le grondement du moteur se tut et la vitesse tomba. Juste devant elle, à présent, la voiture s'arrêtait.

Un juron proféré d'une voix exaspérée, mais sans malveillance, monta dans le silence revenu. L'homme qui descendait commença par marcher à grands pas, en faisant des gestes des bras, comme pour dérouiller ses articulations. Puis il alluma sa baladeuse, éclairant le côté d'une toute petite auto deux places décapotable, blanche et toute luisante de chromes.

Christiane, oublieuse un instant de ses pro-

pres soucis, s'amusait franchement de la mésaventure de ce voyageur inconnu. Il avait la mauvaise humeur gaie et bougonnait sans y croire tout en sortant son cric. Maintenant, il chantonnait en changeant sa roue. Elle le voyait de profil. Il était jeune, leste, et ne prenait pas l'incident au tragique.

— C'est encore un clou d'une de ces vieilles vaches qui leur servent de chevaux, proféra-t-il enfin, après avoir recherché la cause du dommage.

— Pourquoi vieille ? lui dit Christiane en riant. Elle était peut-être toute jeune, votre vieille vache, monsieur !

Il sursauta en entendant cette voix émerger de l'obscurité à deux mètres de lui.

— Vous m'avez fait peur, se récria-t-il. Je ne savais pas que vous étiez là. Vous êtes la fée locale ?

— Pourquoi pas ?

— Eh bien, dans ces conditions, pardonnez-moi le langage viril qui a dû offusquer vos oreilles il y a un instant. Ne me changez pas en une vieille vache pour me punir.

— Ni votre auto en un vieux camion tout pétaradant !

— Je suis rassuré. Vous devez être la bienfaitrice qui veillera sur moi et me comblera de dons à l'occasion de mon baptême.

— Je pense que vous avez un peu passé l'âge.

— Où êtes-vous donc ? C'est trop fort, je ne vous devine même pas. Ah !

Et le jeune homme, d'un saut, franchit le fossé qui bordait la route pour se retrouver aux côtés de Christiane.

— Je vous vois très mal, mais vous me semblez ravissante. Quelle chance j'ai eue de m'arrêter si près de vous.

— Vous aviez l'air pourtant bien pressé tout à l'heure. N'êtes-vous pas encore plus en retard ?

— Je suis à peine à deux heures de Périgueux, où du reste personne ne m'attend. Laissez-moi profiter de cette nuit merveilleuse et du miracle exquis que constitue votre présence.

« Est-ce vous qui sentez si bon ? L'air embaume.

— Ce sont les fleurs qui s'éveillent au printemps, cher voyageur.

— Non, ce sont vos cheveux ! Laissez-moi les toucher, dites ? Nous ne nous connaissons pas, nous nous voyons à peine, je vais disparaître peut-être pour toujours dans la nuit. Savourons une seconde unique dans notre vie à tous deux, et qu'après tout, je suis peut-être en train de rêver dans le mauvais lit d'un hôtel inconnu. Voyons, je rêve que je caresse cette étonnante masse fluide et soyeuse, épaisse et douce, qui luit comme de l'argent sous la lumière bleutée de la lune ; je rêve que je prends une petite main fine et gracieuse qui ne se retire pas à mon contact, que je peux la tenir doucement serrée pour la réchauffer ; je rêve... je rêve que je ne me réveillerai jamais.

Tout doucement, le jeune homme attira Christiane contre lui. Etrangement troublée, la jeune fille ne se défendit pas. Pour la première fois de sa vie, elle sentit une pression à la fois légère et impétueuse qui courbait sa taille vers une corps robuste et affectueux. Malgré elle, sa

tête s'abaissa et chercha le réconfort d'une épaule qui ne se dérobait pas.

— Petite fée, murmura l'inconnu tendrement, en la pressant sur lui, petite fée, que je sens à la fois chaste et ardente, je te bénis pour ce moment d'abandon qui me prouve qu'il existe des cœurs sincères et des êtres désintéressés. Tu m'as fait du bien, enfant jolie, tu m'as rendu le goût de vivre. Je te bénis, qui que tu sois.

Doucement, le visage qu'elle devinait se pencha vers elle et, frissonnante, Christiane sentit sur ses lèvres se poser une caresse étonnamment douce et troublante. Bouleversée, elle savoura un instant la merveilleuse ivresse qui l'envahissait, puis, comme inconsciemment, ses mains se posèrent sur les épaules de l'homme et le repoussèrent imperceptiblement.

Il comprit aussitôt et la libéra de son étreinte. Puis ils restèrent longtemps immobiles, tout proches l'un de l'autre, perdus dans leur songe commun.

Un oiseau s'envola lourdement, les faisant enfin sursauter. Christiane se dégagea lentement, revenant à elle avec difficulté.

— Je crois, dit-elle gentiment, qu'il est grand temps que vous rêviez que vous repartez.

— Vous avez raison, dit-il à regret, mais je passerais bien toute ma vie ainsi. Adieu, petite fée inoubliable !

— Adieu, mon inconnu regretté !

— Avant de vous fondre dans les ténèbres mystérieuses, laissez-moi un nom pour vous évoquer, supplia-t-il.

— Christiane. Et vous ?

— Paul.

Longtemps encore, elle resta assise sur le rocher, à revivre le souvenir délicat de cette rencontre merveilleuse.

Chapitre II

LE DRAME DANS LA GROTTE

Il n'y avait plus de lumière dans la maison, tout était désert et comme abandonné. Derrière les persiennes fermées, la façade de pierre grise semblait aveugle. Le rêve continuait. Allait-il devenir un cauchemar ? Attentive à éviter le moindre bruit, la jeune fille gravit silencieusement le vieil escalier et entra dans la chambre qu'elle partageait avec sa sœur.

— C'est toi, Christiane ? souffla une voix légère.

— Tu ne dors pas, ma Mariette ?

— Je ne peux pas. Je sais que tu souffres et j'ai de la peine. Viens m'embrasser, ma grande.

Christiane s'assit un instant sur le bord du lit.

— Je t'assure, murmura la voix de Mariette, il n'est pas si mal, Alban.

— Tais-toi, je t'en supplie.

— Non, vraiment, il faut que je te le dise.

« Après ton départ, il est resté longtemps à nous parler. Il avait l'air très étonné au début

et un peu furieux. Maman lui a expliqué que tu ne te sentais pas sûre de toi, que l'amour viendrait peut-être plus tard...

« Mais je le sais bien, s'est-il écrié ! Moi non « plus je ne l'aime pas encore, mais je la ren- « drai si heureuse et si tranquille. Quand elle « verra toutes les choses que je lui donnerai, « tout ce que vous aurez, vous aussi, il faudra « bien qu'elle m'en soit reconnaissante. Elle « s'habituera à moi et je tâcherai de me plier « à ses goûts. Si elle ne me déteste pas, je me « charge du reste. Je serai un bon mari, vous « savez, et moi, je ne demande qu'à l'aimer. »

« Bref, il avait l'air tout déconfit, il m'a fait un peu pitié. Ce sera un beau-frère très gentil, par la suite, et je me souhaite du fond du cœur un mari comme lui, si jamais j'ai autant de chance que toi.

— Mariette, tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis. J'ai de lui une horreur physique insurmontable. A la seule idée qu'un jour cet homme pourrait m'embrasser, mon sang se glace.

« Imagine, ma chérie qu'il y a sur la terre des êtres beaux, bons de sentiments, délicats, et compare tout ce qui peut exister de mieux, avec ce rustaud criard et vaniteux auquel on me demande de lier ma vie.

— Christiane, Christiane, tu rêves encore !

— Le crois-tu vraiment ?

— En tout cas, répondit Mariette d'une voix positive, si ces hommes-là existent, on ne les rencontre pas à Merville.

— Tu as tort d'être trop affirmative, dit Christiane avec un étrange sourire où se jouaient l'amusement et la tristesse.

— Enfin, sapristi, le Prince Charmant ne se trouve pas ici, à notre portée! Nous le saurions! Tu parles comme si tu étais une fée, capable de le faire surgir de terre d'un coup de baguette magique.

— Ma baguette magique ? Un vieux clou rouillé !

« Vois-tu, au fond, je crois bien que tu as raison, ma Mariette. Les êtres qu'on espère de toutes ses forces finissent par se montrer à nous un jour, mais ils ne restent pas. Et quand on les perd, la réalité est encore pire qu'avant.

— Te voilà repartie !

— Non, dit Christiane doucement, avec un petit rire qui ressemblait à un sanglot. Non, je suis revenue. Grâce à Dieu, j'ai eu ma part de rêve avant qu'il ne soit trop tard. Maintenant, c'est fini ; je redescends auprès de toi.

« Demain, je dirai à nos parents que j'accepte de devenir la femme d'Alban Perriol.

« Maintenant, dormons, ou essayons de dormir. »

***

Christiane et Mariette se tenaient prêtes, au seuil de la vieille maison gracieuse. Elles avaient mis des robes claires qui faisaient, sur la muraille austère, une tache gaie et pleine de jeunesse. Alban Perriol devait venir les chercher pour déjeuner avec ses parents auxquels il n'avait pas encore présenté sa conquête. Sa fiancée n'avait pu se dérober à l'invitation, mais avait demandé à être accompagnée de sa sœur et le jeune homme n'avait pas refusé une de-

mande qui convenait si parfaitement à ses projets.

Maintenant, l'on entendait au loin l'échappement de son moteur qui ronflait, comme toujours, à pleine puissance, tandis que le conducteur prenait la route en lacets à toute allure, fier de son incontestable habileté de pilote.

Le gros roadster écarlate vint s'arrêter brusquement devant les jeunes filles, au milieu d'un nuage de poussière.

— Salut, les poulettes, cria Alban gaiement. Vite, vite, je suis en retard !

Heureuse d'éviter des effusions, Christiane fit le tour du monstre frémissant. Alban crut spirituel de donner juste à ce moment un grand coup d'avertisseur qui fit sursauter la jeune fille. Elle devint pâle et retint à grand peine un tremblement nerveux.

— Espèce de grand mufle ! lui cria Mariette furieuse. Au lieu de rire, vous feriez mieux de vous excuser ! Regardez-la, vous l'avez rendue malade ! Je ne sais pas qui vous a appris à parler aux femmes, mais je vous conseille de changer de professeur !

Christiane tenta désespérément de sourire. Alban, coupé net dans sa gaieté, bondit de son siège.

— Je suis désolé, dit-il naïvement et avec gaucherie. Je pensais faire une bonne blague.

— Ce n'est rien, vous m'avez surprise, voilà tout. Montons, puisque nous sommes pressés.

— Et n'allez pas trop vite, insista Mariette, féroce. La journée ne commence pas bien. Si vous ne vous tenez pas, elle ne durera guère.

Nous n'aurions pas peur de rentrer à pied, ne l'oubliez pas !

Alban lui jeta un regard étonné, mais sans mot dire, reprit sa place, et les deux jeunes filles s'installèrent auprès de lui. Dompté par l'autorité de sa future belle-sœur, il n'eut même pas envie de reprendre ses frasques et conduisit de façon raisonnable jusqu'à la splendide propriété où s'étaient installés ses parents.

Personne n'avait jamais parlé à Alban Perriol sur ce ton, et il en était tout le premier surpris. Personne n'aurait pu le faire sans mériter sa colère ou ses violences. Mais il n'en voulait même pas à Mariette et, au fond de lui-même, il s'amusait de voir cette petite jeune fille, dressée comme un coq en colère, imposer sa loi à de plus forts qu'elle. Il en conçut pour elle une sympathie mêlée d'estime.

Lorsqu'ils arrivèrent devant le perron majestueux, au bout d'une allée semée de graviers épais et bordée des premières fleurs de la saison, Christiane et Mariette ne purent s'empêcher de pousser un cri d'admiration. La maison était perchée sur le rebord du plateau et, de la terrasse bordée de balustres, la vue plongeait sur le gouffre, en bas duquel les tours de Merville se détachaient avec majesté sur la forêt dense et noire.

— C'est pas mal, chez nous ? interrogea Alban. On a une jolie vue, mes poulettes, pas vrai?

— Comme Merville paraît fier et noble, murmura Christiane.

— Vous pourrez le voir facilement, quand vous serez ici chez vous, suggéra le jeune homme.

— J'aurai beau dire et beau faire, c'est là que je serai chez moi, et uniquement là. Partout ailleurs, pour moi, ce sera l'exil.

« Mais que se passe-t-il donc ?

Une voix aigre et furieuse résonnait derrière les vastes baies de la maison. Un peu décontenancé, le maître de maison entraîna ses invitées vers la grande porte-fenêtre qui s'ouvrait derrière leur groupe. Ils entrèrent tous trois dans une pièce magnifique, où le soleil entrait à flots par de larges baies. Il y avait là un homme qui dormait à moitié, vautré dans un fauteuil, une femme qui criait et une servante qui pleurait.

— Et si vous êtes assez gourde pour ne pas savoir laver une tasse sans casser l'anse, petite sotte... piaillait Madame Perriol.

« Ah ! fit-elle sans presque changer de ton, mais voilà ma nouvelle famille ! Bonjour, mes petites. C'est vous, Mademoiselle Christiane, et vous, Mademoiselle Mariette ? Laissez-moi vous embrasser et vous appeler ma fille, ajouta-t-elle d'une seule haleine, en serrant Christiane un peu surprise sur une poitrine opulente et solidement baleinée.

— Jules !

— Eh ? murmura le vieil homme en sursautant.

— Il n'arrête pas de dormir. Je crois qu'il devient gâteux, confia Madame Perriol aux jeunes filles. Heureusement qu'Alban et bien là, lui !

Puis, cette extraordinaire femme qui semblait capable de soutenir deux conversations à la fois, pivota et se tournant vers la malheureuse fem-

me de chambre qui se tenait toujours là, le visage écarlate et confus :

— Je n'en ai pas fini avec vous, mademoiselle la maladroite...

— Oh mais si ! interrompit Mariette avec décision. Vous n'allez pas nous assommer avec votre histoire de tasse pendant deux heures ! En voilà une belle affaire ! Je pense que vous avez tout de même les moyens d'en acheter d'autres et j'espère que vous n'aviez pas que celle-là pour nous faire servir le café tout à l'heure !

« Sans compter qu'elle est très laide, cette tasse. Christiane, quand tu seras mariée, il faudra que tu te fournisses ailleurs qu'au bazar, si tu veux m'avoir souvent chez toi !

Madame Perriol regarda la jeune fille avec stupeur, tandis qu'Alban éclatait d'un rire triomphant, auquel sa mère se joignit rapidement.

— C'est un as, ma belle-sœur, finit-il par s'écrier. Tu es coupée net, maman !

— Dame, répondit sa mère avec bonne humeur, je n'ai pas été bien élevée, moi, mais, toute vieille que je suis, je ne demande qu'à m'y mettre. Christiane nous aidera, pas vrai ?

— Mais... oui, volontiers, murmura celle-ci interdite.

Les dés étaient jetés, elle sentait qu'au sein de cette famille bruyante et gaie, elle ne serait jamais qu'une étrangère mal à l'aise devant les éclats et les plaisanteries, auxquelles Mariette, plus autoritaire et plus réaliste, semblait s'associer parfaitement.

Cependant, Alban s'affairait.

— Ma boîte, criait-il, s'efforçant de paraître comique, on m'a piqué ma petite boîte.

Il errait à droite et à gauche, avec de grands gestes. Puis s'arrêtant devant le bureau qui trônait au milieu du salon, il s'empara avec affectation d'un petit écrin de maroquin écarlate qui reposait en évidence sous ses yeux.

Puis, soudain gauche, et un peu intimidé, il s'avança vers la jeune fille :

— Vous savez, Christiane, je voudrais que nous soyons heureux, tous les deux. J'ai cherché ce que je pourrais trouver de mieux, j'espère avoir réussi. Donnez-moi votre main, ma jolie fiancée.

Malgré elle, Christiane tendit la main. Elle savait que la bague allait apparaître et qu'il lui fallait porter ce symbole de son engagement. Le cœur serré, elle attendait les inévitables effusions. Très loin, au fond de sa pensée, une jeune fille, assise sur un rocher dans les pins odorants, se laissait embrasser par un inconnu.

Un anneau passa à son doigt, et elle en sentit le cercle métallique qui lui pressait la phalange. Ses yeux se remplirent de larmes.

A travers la brume qui lui voilait les prunelles, quelque chose d'énorme brillait sur sa main, d'un éclat de feu, presque insoutenable.

« Oh ! », s'écria Mariette comme malgré elle.

Le diamant était immense et magnifique. De leur vie, les jeunes filles n'avaient vu une pierre pareille.

— Il... il est superbe, dit Christiane très bas. Merci, Alban, vous me gâtez.

— J'espère qu'il vous fera plaisir, dit le jeune homme avec une nuance d'embarras. Vous sa-

vez, Christiane, pour vous, rien ne sera jamais assez beau. Embrassons-nous.

Obéissante, la jeune fille tendit son front et s'approcha des bras grand ouverts pour l'accueillir.

« J'espère mériter un peu plus de tendresse », dit-il, mécontent, et Christiane dut subir le fatal baiser qu'elle attendait et redoutait tellement. Ah ! ce n'était pas la caresse chaste de Paul, qu'elle recevait à nouveau en cet instant! Un bras solide l'écrasa aux épaules et l'autre se fixa fermement au-dessus de ses hanches plaquées au corps de l'homme par une main qui essayait de ne pas être trop indiscrète. Une bouche avide vint saccager son cou, ses yeux, et s'empara enfin de ses lèvres avec une violence sensuelle qui lui fit peur. Christiane étouffait. Il lui semblait que cette caresse sacrilège effaçait sur elle la trace de cette autre tendresse, qu'elle s'était pourtant bien juré d'oublier à jamais.

— Arrête, Alban, tu l'empêches de respirer, cria Madame Perriol en riant.

La laissant enfin se dégager, il lui donna, de ses deux mains posées sur les épaules de Christiane une petite secousse affectueuse et bon enfant, pendant qu'elle se mordait les lèvres pour ne pas éclater en sanglots.

Le repas se passa très gaiement, bien qu'à Christiane, il parût un supplice.

Elle se forçait, par moments, à esquisser un pauvre sourire timide à son fiancé ou aux parents et l'on accueillait la moindre de ses amabilités avec force démonstrations de plaisir.

Enfin le déjeuner se termina, à son grand soulagement. La conversation roulait sur les châtelains des environs et Mme Perriol se montrait avide de renseignements lorsque soudain Alban, se levant, déclara tout uniment:

— Tu auras tout le temps après notre mariage, maman. Moi, je vais ramener Mariette chez elle et ensuite j'irai faire un tour à Saint-Prensac pour voir ce que font ces fainéants et montrer les gravures préhistoriques à ma fiancée. On a bien le droit d'être ensemble, maintenant, n'est-ce pas, Christiane ?

Le retour à Merville se fit à vive allure, Alban, un peu excité par le repas plantureux et abondamment arrosé, chantait à tue-tête, et sa gaieté avait entraîné d'abord Mariette, puis enfin Christiane qui, pour se donner du courage, jetait de temps en temps un coup d'œil sur le diamant qui jetait mille feux à son doigt. Le chemin ne dura guère et, au bout d'une dizaine de minutes, les fiancés se retrouvèrent seuls — enfin seuls, se dit Christiane amèrement — filant sur le chemin de ce Saint-Prensac où Alban avait à faire et que la jeune fille ne connaissait que de réputation.

C'était un grand pré, que traversait une petite rivière, avec une petite maison déserte et un chantier de madriers et de matériel électrique disposé en piles régulières, rouleaux de fil, petits chapeaux blancs des isolateurs, caisses soigneusement alignées. Trois hommes étaient installés là, allongés dans l'herbe, en train de jouer aux cartes. Une discussion véhémente les oppo-

sait, et ils ne firent pas attention aux nouveaux venus.

— Et moi je te dis que ton cinquante, tu ne l'as pas annoncé à temps !

— Sapristi de bonsoir, si tu as les oreilles bouchées... Alors, Mario...

— Et dix de der, la partie est finie, les gars, tonna une voix véhémente derrière eux. Alors, c'est comme ça que vous tapez le carton à mes frais. Vous croyez que je vais vous payer cette semaine pour le boulot que vous m'avez fait ? La belote, au lieu de me monter le courant. De quoi vais-je avoir l'air, bon sang, pour l'inauguration. Le Préfet, des Messieurs de Paris et vous, au lieu de vous dépêcher, vous ergotez sur un cinquante...

— Mais...

— Otez-vous de là, et que je ne vous revoie jamais, surtout pas pour demander à être payés, tas de bons à rien ! J'aimerais mieux faire le boulot tout seul, vous entendez, tout seul, que de vous retrouver là une autre fois ! Le travail, ça ne me fait pas peur, à moi. Je ne suis pas comme vous, paresseux ! Allez, dehors et au galop.

— Monsieur...

— Dehors, j'ai dit, et je casse le dernier en morceaux si je l'attrape !

Alban rejetait sa veste et avançait sur les trois électriciens de fortune, les poings fermés, écarlate et gonflé d'une colère furieuse. Les paresseux prirent peur et s'enfuirent, maladroitement, trébuchant sur les mottes de terre, mais pressés d'échapper à la vindicte de leur employeur.

— Ah ! les froussards ! dit Alban dans un grand éclat de rire. Se sauver devant un homme seul quand ils étaient trois ! Voyez-vous Christiane, moi, j'aurais préféré mourir que de me faire dire que je suis un paresseux. J'aurais chargé, moi, contre eux tous, quitte à prendre une rossée. Mais ceux qui aiment jouer aux cartes au lieu de tenir leurs engagements, on peut les traiter comme on veut, ils ne se respectent pas.

— Vous avez été dur avec eux, dit-elle timidement.

— Il faut se faire craindre, répondit-il tranquillement. Je n'ai pas été élevé dans le coton, j'ai connu la vie dure. Vous comprenez de quoi je parle, vous qui n'avez pas été gâtée non plus. Où est-ce que j'en suis, moi, maintenant ? J'ai mes terres, qui me rapportent plus que je ne pouvais croire, je suis riche, je vais me marier avec une jolie fille, avoir enfin des amis, que voulez-vous de plus ?

— C'est parfait, en effet, répondit sa fiancée d'une voix étranglée.

— Oh ! soyez tranquille, mon petit, vous aurez tout ce que vous pourrez rêver, vos parents aussi, et je remettrai Merville en état pour vous, ce sera votre caisse personnelle. Nous voyagerons, vous aurez des autos, des fourrures, des bijoux. J'essaierai de faire ce qu'il faut pour vous plaire. Tenez, j'ai vu que vous étiez fâchée parce que je vous appelais Cricri. Moi, je trouvais ça mignon, mais j'essaie de vous appeler Christiane et de vous dire vous, parce que je vois bien que vous ne vous habituez pas facilement.